

Evangile selon Marc

I Le premier « évangile »

On considère que Marc est le créateur du genre « évangile ». Un genre absolument original. De quoi s'agit-il ? On insiste aujourd'hui sur l'aspect « biographie », à l'imitation des « vies » d'hommes illustres (Plutarque) ou d'hommes divins, comportant essentiellement des anecdotes et le résumé d'un message philosophique ou de sagesse. La dimension psychologique est absente, le texte sert à édifier le lecteur.

Or, avec l'évangile, il en va tout autrement : le récit soulève un questionnement. Aux actions succèdent des paroles parfois énigmatiques (paraboles) qui renvoient à une identité toujours à définir, et qui par définition échappe. On peut d'emblée parler d'un **projet « christologique »** : le but du récit évangélique consiste à faire apparaître l'identité entre le Ressuscité et le Crucifié, entre le Christ vivant au milieu des siens et Jésus de Nazareth, et cela en mettant en récit des éléments de la biographie d'un Vivant au-delà de la mort.

Euaggelion, dans la Septante d'Esaië, puis chez Paul et Marc est un nom d'action. Il s'agit dans la tradition grecque de la bonne nouvelle d'une victoire et/ou d'une naissance royale. Le début d'Esaië 40, 9 est clair : « Sion, joyeuse messagère de la Bonne nouvelle (évangéliste) ! » annonçant la libération des exilés qui rentrent à Jérusalem, ou encore proclamant : « ton Dieu règne » (52, 7). Dans tout le Nouveau Testament, il s'agit toujours d'une proclamation orale.

Paul parle de « l'Évangile de Dieu » (*Rm* 1, 1) qu'il est chargé d'annoncer, Évangile qui est « puissance de Dieu pour le salut de quiconque a la foi » (*Rm* 1, 16).

Le mot désigne peut-être un écrit à la fin du siècle dans la *Didachè* 11, 3 : 15, 2-4 (au singulier il sert de référence pour les questions disciplinaires d'aumône et d'accueil) ; et certainement vers 150, chez Justin, *Apologie* I, 66, 3 : « les mémoires qui nous viennent des apôtres et qu'on appelle *évangiles* ».

Le premier verset de Marc est une confession de foi, la proclamation kérygmatique d'une Bonne nouvelle, déjà connue du lecteur, qui consiste à reconnaître à Jésus deux titres majeurs : Évangile de Jésus qui est Christ et Fils de Dieu.

Que signifient ces titres, chargés diversement dans la tradition d'Israël ?

Mais le lecteur est prévenu : il s'agit du « *Commencement* (du récit) de la Bonne Nouvelle qui est Jésus Christ, Fils de Dieu ». *Arkhè*, tout à la fois, commencement et principe !

Il s'agira alors de vérifier ces titres en les mettant à l'épreuve de la vie, des paroles et des actes de Jésus, et de ses disciples. En fait le récit va consister à dépouiller et à décanter (dans l'esprit des disciples et du lecteur) les représentations que ces titres véhiculent, pour dire autrement et en vérité le Christ crucifié vivant : on ne peut les prononcer qu'en passant par un récit de dépouillement.

L'Évangile est une heureuse annonce, celle de l'identité du Ressuscité, dont il faut sans cesse « commencer » le récit, c'est-à-dire la dimension « incarnée », qui se révèle « crucifiée », et à en voir la vie de chacun transformée. Un récit toujours « à (re) commencer ».

L'auteur réel

Au contraire de l'évangile de Luc, où l'auteur parle en « je » dans le prologue, et de celui de Jean, où le représentant de la communauté se désigne à la troisième personne (*Jn* 19, 35 et 20, 30), l'auteur de Marc n'intervient nulle part. Une question se pose : s'efface-t-il à dessein ?

Le titre : « évangile *selon* Marc » montre qu'on se réfère à Marc comme à une autorité ecclésiale (apostolique ?) et non comme à l'auteur signataire d'un écrit. Il apparaît sur des papyrus au cours du 3^{ème} siècle ; il est fixé au début du 4^{ème} siècle dans les grands onciaux (Vaticanus, Sinaïticus).

On s'appuie généralement sur une notice de Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie (nord de la Turquie) (130 ap. JC), rapportée par Eusèbe de Césarée (début du 4^{ème} siècle) :

« Et voici ce que disait le presbytre (l'ancien) : « *Marc qui était l'interprète de Pierre, a écrit avec exactitude,*

mais pourtant sans ordre, tout ce dont il se souvenait de ce qui avait été dit ou fait par le Seigneur ». Car il n'avait pas entendu ni accompagné le Seigneur, mais plus tard, comme je l'ai dit, il a accompagné Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements selon les besoins, mais sans faire une composition d'ensemble des paroles du Seigneur. De la sorte, Marc n'a pas commis d'erreur en écrivant certaines choses comme il se souvenait. Il n'a eu en effet qu'un seul dessein ; celui de ne rien laisser de côté de ce qu'il avait entendu, et de ne tromper en rien dans ce qu'il rapportait. Voilà ce que Papias rapporte donc de Marc » (*Histoire Ecclésiastique* 3, 39, 15. SC 31, 157.)

Seule la première phrase est de Papias, Eusèbe glose à son habitude et de façon un peu incohérente.

L'idée que Marc est l'interprète (*herméneutès*) de Pierre est reprise par Irénée (*Adv Haer* 3, 1, 1 : « Marc, disciple et interprète de Pierre, transmet par écrit ce que prêchait Pierre ») vers 175, puis par Origène et Clément d'Alexandrie au début du 3^{ème} s.

Traduction ? Interprétation explicative ? En tout cas les erreurs géographiques sur la Galilée ne peuvent remonter à Pierre, et l'évangile est plutôt rude avec ce dernier. Papias ne cherchait-il pas tout simplement une autorité apostolique pour défendre l'évangile ?

Par ailleurs, Marc se rattache aussi à la tradition de Paul.

En effet on a souvent pensé au Jean appelé Marc d'*Actes* 12, 12, qui suivit Paul et Barnabé à leur retour d'Antioche mais les quitta à Pergé (*Actes* 13, 13), et que Paul refusa d'emmener en mission (*Actes* 15, 37-39). Cousin de Barnabé (*Colossiens* 4, 10) ; associé à Luc en *Philémon* 24 et 2 *Timothée* 4, 11. Voir aussi 1 *Pierre* 5, 13 où il est dit que « Marc mon fils » est à Rome... Mais la lettre est de la fin du siècle, et met en oeuvre une tradition.

On conclut de façon vague : Marc est un judéo-chrétien de Jérusalem, qui a probablement connu et suivi Paul, puis est venu assez tôt à Rome où il aurait suivi Pierre ?

La date de l'écrit : La mort de Pierre reste mal connue ; les historiens pensent à 66.

Marc écrit après la mort de Pierre à Rome ou à Jérusalem, avant ou juste après 70.

Le chapitre 13 parle de la destruction du Temple plutôt que de la ville. Pour certains, il s'agirait des contre-coups de la guerre juive (Quesnel, Focant) ; pour d'autres d'une allusion claire à la disparition du cœur de la vie religieuse juive.

Premier évangile en tout cas, dont dépendent en partie Matthieu et Luc (qui suit le plan de Marc) ; par contre Marc ne connaît pas la source Q des *logia* (paroles de Jésus). Nous avons donc là deux sources anciennes indépendantes permettant d'accéder à la tradition primitive de Jésus (ajoutons Jean et les biens propres de Matthieu et Luc).

Narrateur et destinataires

Le narrateur maricien ne se montre pas, sinon de façon très sobre :

- dans le premier verset où il donne le programme du récit : « Bonne Nouvelle de Jésus, Christ, Fils de Dieu ».

- par l'ancrage du récit dans la prophétie scripturaire : « Selon qu'il est écrit par le prophète Esaïe » (1, 2) ; Esaïe que Jésus cite en 4, 12 et 8, 18 ; 7, 6 ; 11 ; et dans quelques versets de Psaumes.

- par la voix divine qui intervient deux fois : lors du baptême de Jésus en 1, 11 et lors de sa transfiguration en 9, 9 : « celui-ci est mon fils bien-aimé ». Cette voix sera relayée par celle du centurion romain (voix de l'Eglise) en 15, 39 : « vraiment cet homme était le fils de Dieu ».

Par contre il fait intervenir en face de Jésus des groupes divers et quelques individus :

- Des groupes hostiles : Pharisiens et Hérodiens en 3, 6 ; 8, 11 ; 10, 2 et 12, 13 ; scribes et Pharisiens dont certains lui sont proches : 2, 16 ; 12, 28

Mais surtout les Sadducéens (12, 18), les grands-prêtres, les scribes et les anciens qui forment le Sanhédrin (14, 43 et 15, 1) et sont les protagonistes du procès et de la passion (15, 31).

- Des foules favorables, mais versatiles et manipulées

- Un groupe en chemin, les disciples, dont certains se détachent pour quelques scènes : Pierre, Jacques et Jean, puis Juda. Disciples appelés, puis passablement malmenés par Jésus

- Enfin quelques personnes du peuple qui viennent à Jésus, lui font confiance, et à qui Jésus répond : « ta foi t'a sauvé » (les amis du paralytique 2, 5 ; la femme hémorroïsse 5, 34 ; la syrophénicienne 7, 29, Bar Timée, l'aveugle 11, 52). Notamment des femmes...

Il est très difficile de typer la communauté à laquelle Marc s'adresse, celle qu'on appelle souvent « *le lecteur implicite* ». Les avis divergent : certains ont vu dans l'évangile de Marc une première catéchèse ; la position est difficile à tenir, tant le propos est brutal et le chemin rude à suivre.

On a pensé aussi à une communauté romaine fragilisée par les flambées de violence qui ont suivi l'incendie de Rome, ou encore par des tracasseries et persécutions. D'où le silence final et la peur des femmes. Mais cela ne correspond pas tout à fait à l'économie de l'Évangile.

On voit bien qu'il s'agit de conduire à la foi au Ressuscité à travers un chemin de dépouillement qui va jusqu'à la croix.

Domine alors davantage l'impression qu'il faut que le lecteur renonce à une christologie spontanée de la gloire, peut-être à l'attente d'une intervention imminente du Seigneur ressuscité, défendant les siens contre leurs ennemis et contre la persécution.

En tout cas, la christologie de Marc semble bien conduire à la croix quiconque se revendique du Fils de Dieu ressuscité. En ce sens elle est plutôt paulinienne.

Le plan

Autant de commentateurs, autant de propositions différentes, dépendant d'ailleurs de ce que chacun considère comme « le projet de l'évangéliste » (son travail de composition et de rédaction).

La structure la plus simple consiste à voir deux grandes parties, correspondant aux deux « titres » de Jésus en 1, 1 : Christ, Fils de Dieu.

C'est Pierre qui donne à Jésus le titre de « Christ » en 8, 27-33, un titre qu'il comprend à tort comme une désignation de type politique.

C'est le centurion qui le confesse « Fils de Dieu, sur la croix, en 15, 39, faisant écho à la voix divine en 1, 11 et 9, 9 ; donc au début de chacune des deux parties 1, 1 – 8, 30 ; 8, 31 – 16, 8.

D'autres y voient trois temps successifs : 1, 14 - 6, 13 ; 6, 14-10, 52 ; 11,1-16, 8

Enfin une structure en six sections, précisant la première, ne manque pas d'intérêt :

1, 15 – 3, 6	8, 31 -10, 52
3, 7 – 6, 13	11, 1 – 13, 37
6, 14 – 8, 30	14, 1 – 16, 8

On pourra s'inspirer de ces découpages liés souvent à des micro-structures en anneaux, mais sans jamais les tenir de façon rigide.

Lieux, temps, intrigue

Il faut par ailleurs interroger les lieux et les temps, puisqu'il s'agit d'un drame qui se déroule pour Jésus de son baptême à sa mort.

La temporalité est simplifiée, voire stylisée : tout se passe, semble-t-il, sur une année.

Le déroulé géographique est simple dans ses grandes lignes : de la Galilée à Jérusalem ; mais dans le détail la géographie marcienne, un peu fantaisiste, est plus compliquée. Jésus sort de Galilée pour des incursions en pays païen. Surtout, au contraire de l'évangile de Jean qui note plusieurs montées de Jésus à Jérusalem (et probablement 3 Pâques), Marc (suivi de Matthieu et Luc) simplifie à l'extrême le schéma, en une seule montée vers la passion et la croix

En fait le texte apparaît bien comme un chemin préparatoire à la passion car tout le récit s'organise vers cette fin, les adversaires conspirant dès le chapitre 3, quand les Pharisiens et le Hérodiens décident de le faire mourir (3, 6).

On sera surtout attentif aux mouvements et déplacements de Jésus. Ainsi dans la première section, il ne cesse de « sortir » ! La « maison » est en Galilée un point de repère, mais est-ce toujours de la même maison qu'il s'agit ? (1, 29 ; 2, 1 ; 3, 20 ; 7, 17 ; 9, 28).

II La christologie de Marc : une intrigue christologique visant à dérouter le lecteur

Il est évident que le propos de l'évangile est de permettre au lecteur de découvrir l'identité de Jésus, ou plus exactement, - puisque cette identité lui est proposée d'emblée par le verset 1, 1 comme un pacte de lecture : Jésus Christ, Fils de Dieu -, de la vérifier par le récit (et donc la suite de Jésus sur les chemins de Galilée jusqu'à Jérusalem). C'est alors qu'il va devoir renverser ses propres représentations.

On a pu décrire l'évangile de Marc comme un chemin paradoxal de déconstruction du lecteur.

Cela tient à sa manière paulinienne de présenter la Bonne nouvelle comme un oxymore :

la Bonne nouvelle du Crucifié, l'identité du Ressuscité et du Crucifié, avec pour pivot **la croix**.

Dès lors l'évangile va nous proposer une diversité de points de vue, une diversité de chemins suivis vers la croix...et vers la gloire.

Le point de vue de Jésus

L'évangéliste ne tente pas d'entrer dans la conscience de Jésus (comme le feront Luc et surtout Jean), mais il utilise la voie indirecte du récit. Or, celui-ci s'inscrit entre deux baptêmes :

-Le baptême révélation du chapitre 1, 9-11 où Jésus (et lui seul ?), en remontant de l'eau (résurrection ?), voit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe ; alors une voix vient des cieux, le nommant Fils bien aimé. Qui l'entend ?

-Le baptême assumé que Jésus voit poindre à l'horizon, comme métaphore de la mort violente :

Après la troisième annonce de sa passion, Jésus ajoute : « Pouvez-vous boire la coupe que moi je vais boire, ou être baptisé du baptême dont je vais être baptisé ? » (10, 38), liant en gerbe le baptême et le repas d'adieu (la coupe) dans une évocation de la mort violente qu'il pressent.

Ces deux baptêmes, ou plutôt cette spécification du baptême par la passion et la mort, est accompagnée des deux ouvertures des cieux : la première, révélatrice d'une identité heureuse (« en lui j'ai mis toute ma faveur ») ; la seconde au moment de la mort de Jésus, quand le rideau du Temple se déchire, révélant que Dieu n'est plus dans le Temple (comme il n'était plus aux cieux), mais avec le Crucifié : « celui-ci était le Fils de Dieu » (9, 9 et 15, 39).

Entre les deux, un événement fait le pont : la récurrence de la voix divine lors de la scène de la Transfiguration : « celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le » (9, 2) situé juste entre les deux premières annonces de la passion 8, 31 et 9, 30 (préparée par 9, 12).

La question se pose alors de la prise de conscience par Jésus lui-même, de sa filiation, de sa mission, et progressivement du fait que sa mission va passer par le rejet et la mort.

Clairement, Jésus affiche un « non savoir » (13, 32 « nul ne sait, pas même le Fils »).

La croix n'intervient pas dans les trois annonces de la passion et ni dans les nombreuses figures de rejet que Jésus lui-même évoque. Mais elle se dessine peut-être lors du dernier repas, puis à Gethsémani : par deux fois, Jésus évoque la coupe (14, 23-24 et 14, 36, écho à 10, 38).

Enfin, le récit de la passion va montrer un Jésus livré à la violence des hommes (voir 9, 31), puis malmené, réduit à l'épuisement et suppliant Dieu : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (15, 34).

Il s'agit donc pour le lecteur de nouer tous ces fils ; et d'avancer à son tour dans la question difficile posée à Césarée : « Et vous qui dites-vous que je suis ? » (8, 29).

Refusant le titre trop ambigu de *Christ-Messie*, aux connotations de pouvoir politique, Jésus se donne à lui-même le seul titre de « *Fils de l'homme* ». Un titre que les premières communautés chrétiennes oublieront vite, mais qui manifeste au mieux quelque chose de la conscience qu'il avait de lui-même et de sa mission.

Il dit à la fois très simplement l'humanité de Jésus : *ben adam* ou *bar nash* est la formulation la plus courante pour dire « un petit d'homme, un être humain », et Jésus insiste sur son humanité limitée et fragile. Mais l'expression renvoie aussi au chapitre 7 du livre de *Daniel*, où le prophète voit un

vieillard entouré de feu et de flammes remettre tout pouvoir à « comme un Fils d'homme » qui s'avance sur les nuées du ciel vers le trône et reçoit tous les insignes de la royauté (Dn 7, 13-14). C'est seulement devant le grand-prêtre que Jésus acceptera le titre messianique (c'est un titre juif), mais en le combinant avec celui du Fils de l'homme de Daniel, anticipant une glorification par Dieu lui-même : « 'Es-tu le Christ (Messie), le Fils du Dieu béni ?' Jésus dit : ' Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme venant sur les nuées' » (14, 61-62).

C'est bien le titre de *Fils de Dieu* que le grand-prêtre comme le centurion reconnaîtront à Jésus (l'un pour le refuser comme blasphème, l'autre sans le comprendre pleinement).

Au fond, Jésus ne se livre guère, et laisse aux autres, ses contemporains et ses successeurs, le soin d'en dire plus sur lui, d'avancer davantage dans le mystère de son identité.

Les disciples et le lecteur

Le lecteur ne suit pas seulement le chemin avec Jésus, il le suit avec les disciples. Des disciples choisis, aimés, instruits, mais terriblement malmenés, car « ils n'ont pas d'intelligence, ils ne comprennent pas ». Soulignons rapidement quelques étapes :

-Au chapitre 1, la scène très stylisée de l'appel des 4 « pêcheurs », avec les « aussitôt » qui ponctuent tout le début de l'évangile de Marc, signe l'urgence de l'annonce du Règne. Jésus vit en partie dans la maison de Simon et d'André. Et, hormis l'appel de Lévi le collecteur d'impôts, les disciples ne jouent aucun rôle, sauf de manger des épis de blé arrachés.

-Une nouvelle scène d'appel et d'envoi en mission au chapitre 3, où Jésus appelle « ceux qu'il voulait : ils vinrent à lui, et il en établit douze. Les buts sont clairs, dans l'ordre d'importance : « être avec lui, être envoyé prêcher et chasser les démons ». La seule désignation utilisée est « les douze » ; c'est en 6, 12, qu'ils seront dits « apôtres », c'est-à-dire « envoyés » (une dénomination en fait plus tardive).

-A partir du chapitre 4, une distinction s'établit entre les interlocuteurs de Jésus : il parle en parabole aux foules, mais aux disciples, il dit plus clairement : « à vous le mystère du Règne de Dieu et donné, mais pour ceux du dehors, tout devient « en parabole ». Pourtant eux ne comprennent pas cette parabole... ni les autres (4, 10-13). A la fin du chapitre, revient l'affirmation que « Jésus parle en paraboles », mais que « en particulier, il expliquait tout à ses disciples » (4, 34).

Malgré tout cela, les disciples ne comprennent pas ce que Jésus veut leur faire entendre.

La tempête apaisée, lors de laquelle ils tentent d'utiliser sa puissance, révèle leur « manque de foi ». Et la section qui suit, dite « section des pains » (6, 30-8, 26) souligne cette incompréhension, alors même qu'ils ont été envoyés en mission (6,6b-12) avec pouvoir de guérir et de chasser les démons. En effet, « ils n'avaient rien compris à l'affaire des pains, leur cœur était endurci » (6, 52) ; et plus encore : « vous ne saisissez pas et vous ne comprenez pas : avez-vous le cœur endurci ? Ne comprenez-vous pas encore ? (8, 17-21).

-Survient alors la scène paradoxale et déroutante entre toutes, où Pierre reconnaît en Jésus le Christ-Messie attendu : « tu es le Christ », puis se voit durement rabrouer, parce qu'il refuse d'envisager la souffrance et la mort que Jésus annonce : « Arrière, Satan ! ».

A partir de ce tournant, les disciples vont suivre Jésus dans une incompréhension grandissante.

La scène de la transfiguration manifeste que la glorification reste opaque aux yeux des plus proches et des plus fidèles. Il faudra le renversement complet que sera la séquence « croix - tombeau vide - ordre de mission » pour qu'ils comprennent là où Jésus voulait les conduire.

Il semble qu'ils restent accrochés à l'idée d'une prise du pouvoir par les armes pour l'établissement d'un royaume terrestre (Jacques et Jean demandent à Jésus l'assurance d'obtenir de bons ministères) ! La réponse est rude : « le baptême vous en serez baptisés, la coupe vous la boirez...

quant à siéger à ma droite, cela sera donné pour ceux pour qui cela a été préparé » (11, 40). Dès lors les disciples suivent Jésus à Jérusalem, entendent de nombreux enseignements, mais ne comprennent ni la leçon du Temple, ni celle du figuier (« dis-nous quand ce sera la fin » 13, 4), et reçoivent pour consigne « veillez » (13, 37).

Les événements s'enchaînent : trahison de Juda sur laquelle Marc insiste peu, et qui, soit-dit en passant, participe au dernier repas et n'est condamné que sous la formule très générale : « malheureux l'homme par qui le Fils de l'homme est livré » (14, 19) visant toute trahison. A la fin du repas, Jésus annonce le triple reniement de Pierre (14, 31).

-Trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, qui ont assisté à la guérison de la fille de Jaïre (5, 27) et à la transfiguration (9, 2), sont invités comme dans un jeu d'équivalence à accompagner et à comprendre à son angoisse à Gethsmané... mais ils dorment (14, 32-42).

Et lors de son arrestation, si l'un des disciples tente un geste de réponse violente, Jésus l'arrête, et dès lors, tous s'enfuient. Seul un jeune homme qui le suivait, lâchant le « linceul » (*sindôn*) dont il s'enveloppait, s'enfuit tout nu (14, 52). Jésus est seul, et le triple reniement de Pierre, reconnu à son accent, ne fait qu'accentuer l'impression de solitude (14, 66-72).

Au Golgotha, si les femmes restent présentes, regardant à distance, les disciples, eux, ont disparu. Et c'est un notable juif, membre du Sanhédrin, qui enterre Jésus.

Dans l'évangile de Marc, les disciples ne réapparaissent plus, sinon comme les premiers bénéficiaires de la parole des femmes envoyées par le « jeune homme enveloppé d'une robe blanche » : « allez dire à ses disciples et à Pierre, il vous précède en Galilée » (16, 7).

Les personnages « secondaires », personnages du peuple et femmes.

Parallèlement au chemin difficile et décapant que suivent les disciples, d'autres personnages apparaissent qui accèdent plus directement au projet de Jésus, en manifestant une « foi » simple, confiance absolue en celui qui apparaît d'emblée comme source de guérison et de vie.

Le mot « foi » apparaît dans ces récits et la foi y est désignée par Jésus comme le ressort fondamental de la guérison. Je n'en souligne que quelques-uns :

- Dès le chapitre 2, alors que Jésus est à la maison, quatre hommes veulent lui amener un paralysé ; la foule les empêchant d'entrer, ils sortent de la situation « par le haut », en perçant le toit terrasse et en descendant le brancard devant Jésus. Or, poursuit le texte : « voyant **leur** foi, Jésus ... ». C'est bien la foi inventive des amis qui sauve l'homme paralysé.

- Peu après avoir apostrophé ses disciples « vous n'avez pas encore de foi » (4, 40), Jésus soulignera de la même façon la foi de la femme hémorroïsse, qui se glisse dans la foule, pour toucher « au moins ses vêtements ». Et Jésus, « sentant qu'une puissance (*dunamis*, l'Esprit ?) était sortie de lui », se retourne, retrouve la femme et lui dit « ma fille **ta** foi t'a sauvée » (5, 27-34). Il se peut que des ressorts psychologiques aient conduit à la guérison la femme résiliente, mais on doit constater que c'est la confiance totale qu'elle accorde à Jésus qui lui rend la vie. Et Jésus, de dire à Jaïre dont la fillette vient de mourir : « sois sans crainte, crois seulement ! » (5, 36).

- En contrepoint, à Nazareth où ses proches sont perplexes et méfiants, « il ne put pas faire d'acte de puissance (*dunamis*, que nous traduisons à tort par « miracles »), et il s'étonnait de leur manque de foi » (6, 5-6). On pourrait relever encore la rencontre avec la syro-phénicienne qui « convertit » Jésus à la mission auprès des païens, en forçant son admiration (7, 29).

-Alors que les disciples s'enfoncent dans l'incompréhension « et se demandent entre eux ce que signifie 'ressusciter d'entre les morts' », Jésus dialogue avec le père de l'enfant épileptique, qui a prié : « viens à notre secours, si tu le peux », et lui répond : « si tu peux..., tout est possible à celui qui croit ». Et le père : « je crois, Seigneur, viens au secours de mon manque de foi » (9, 22-24). C'est bien la foi du père qui a relevé l'enfant !

Le dernier épisode est celui de la guérison de Bartimée, qui demande de « revoir » ou de « lever les yeux vers le haut ». Auquel Jésus à nouveau répond : « Va ta foi t'a sauvé » (10, 52).

Une foi sans élaboration « christologique ». Ceux -là voient en Jésus un guérisseur auquel ils peuvent faire confiance, l'appellent Rabbi, Rabbouni, « enseignant (maître) » ou « Seigneur »
Une personne aux paroles et aux gestes de qui on peut se fier entièrement pour retrouver la vie.

On pourrait en dire autant de la foi des femmes, peu présentes dans l'évangile de Marc.
A commencer par la belle-mère de Pierre « qui les servait », puis ces femmes que Jésus défend contre la trop facile répudiation du monde juif. J'ai évoqué la femme hémorroïsse, et surtout la syro-phénicienne, la veuve aussi dont l'offrande de « tout ce qu'elle a, tiré de son propre manque » figure à l'avance le geste de Jésus lui-même livrant sa vie. Ces femmes qui, au contraire des disciples, seront de plus en plus présentes à mesure que la passion se fait proche.

L'une d'elles, à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, verse avec amour sur la tête de Jésus un flacon de parfum précieux, « pistique » « auquel on peut faire confiance » ou « qui fait confiance » (14, 3), préluant elle aussi à la passion et à la mort de Jésus en honorant son corps. Elles iront jusqu'au bout, seront les dernières à distance de la croix, chœur accompagnant la foi du centurion : « Il y avait des femmes, qui contemplaient de loin, parmi elles Marie la Madeleine, Marie la mère de Jacques le petit et de Joset et Salomé. Elles l'avaient suivi en Galilée et le servaient, et beaucoup d'autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem » (15, 40-41).

Ce sont elles encore qui, une fois le sabbat passé, viendront apporter des aromates pour oindre le corps. Elles viennent le premier jour de la semaine (ou à partir du sabbat), au soleil levant ; en réponse à leur interrogation, elles lèvent les yeux et (re)voient la pierre roulée (16, 1-8).

La passion du serviteur

Certains biblistes ont considéré que l'évangile de Marc était un récit de la passion auquel on avait donné un prologue. Cela n'est pas juste ; car si le récit de la passion est incroyablement court et sobre, terrible dans sa densité, il n'est que le point d'orgue d'un long cheminement, pour Jésus, pour les disciples et pour le lecteur.

Marc relit de façon implicite le texte d'*Esaië* 52, 13-53, 12 (le serviteur souffrant), auquel Luc fera explicitement allusion. Comme dans le livre d'*Esaië*, la passion et la mort sont présentées sous l'éclairage de l'exaltation et de la glorification. Le baptême et la transfiguration ont joué ce rôle ; le lecteur sait d'avance que Jésus est le Fils qui a la faveur de Dieu.

Il devrait alors être suffisamment armé pour le suivre dans son abaissement extrême.

Désormais Jésus est livré aux mains des hommes qui le maltraitent, et ce sont ses ennemis qui ont barre sur son identité : le grand-prêtre qui sait qu'il est le Christ, le Fils du Dieu béni, et Pilate qui l'appelle « roi des Juifs », un titre messianique ambigu, mais profondément juste.

Jésus se tait comme le serviteur, en butte au mépris, aux sarcasmes et aux coups, à la flagellation - donc très affaibli- ; homme de douleur, il n'a plus la force de porter la barre transversale, la croix, d'où l'appel à Simon de Cyrène, et lui-même est « porté » jusqu'au Golgotha ou Lieu du Crâne.

Alors se joue la question ultime, celle à laquelle Jésus a déjà répondu à Gethsémani : les adversaires lui demandent de faire un geste de puissance et de descendre de la croix. C'est surtout le *Psaume* 22 que l'auteur suit ici avec les moqueries : « qu'il le délivre, puisqu'il l'aime », que l'on trouve aussi dans le livre de la *Sagesse*, 2,18 (« voyons si Dieu viendra le délivrer »).

Ceux-là veulent « voir pour croire » : « alors nous verrons et nous croirons » (15, 32). Mais ils n'ont pas su voir, pas su lire la vie de Jésus, ils n'ont pas **su percevoir l'Invisible** qui l'accompagnait et se donnait à voir en lui.

La mort de Jésus est solitaire. Le *Psaume* 22 cité dit l'extrême pointe d'un sentiment d'abandon, qui ne lâche pas la relation avec Dieu : « mon Dieu, mon Dieu » ! Jusque dans le grand cri final, Jésus en appelle à Dieu. Même si Dieu ne répond pas.

Lorsqu'il expire, le rideau du temple se déchire, donnant à voir un lieu vide : Dieu n'est pas dans le Saint des saints, il est avec celui qui est mort sur la croix. Le centurion païen le reconnaît ; l'auteur lui donne sous forme ambiguë la dignité de celui qui proclame la foi de l'Eglise :

« Vraiment cet homme était (le) fils de Dieu » (15, 39), celui qui rend et transmet l'Esprit.

Le chapitre 16, dans sa finale, courte et brutale, fait des femmes les bénéficiaires de la parole du jeune homme en blanc devant le tombeau : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié, il est ressuscité, il n'est pas ici. » (16, 6).

Tout est dit au lecteur : le Ressuscité est le Crucifié, et il n'est pas ici, Allez l'annoncer !

Avec l'étonnante réhabilitation de Pierre : « allez dire à ses disciples et à Pierre, il vous précède en Galilée » (16, 7).

Le linceul abandonné par le jeune homme nu, le linceul qui a servi à ensevelir Jésus, a disparu, au profit d'un vêtement blanc éblouissant (14, 50 ; 15, 46 vs 16, 5) ; mais le verbe est le même (14, 51 et 16, 5 *peribebèmenos*).

La pierre est roulée, rien n'est dit ni du tombeau vide ni du corps de Jésus. Ce dernier est remplacé par une parole d'envoi.

« Ne craignez pas, vous cherchez Jésus le Nazaréen, le crucifié : il a ressuscité, il n'est pas ici, voici le lieu où ils l'avaient déposé. Allez dire à Pierre et à ses disciples, qu'il vous précède en Galilée.

Là vous le verrez ».

La « vue » tant désirée butte sur le vide du tombeau (« voyez »). Pour le voir, il faut partir vers la Galilée des nations, il faut annoncer, aller dire... alors « vous le verrez » !

Les femmes demandaient : « Qui nous roulera la pierre » ? A elles, désormais, malgré la stupeur, malgré la peur et les tremblements, dans le silence d'abord, de rouler leur peur, la peur de la mort désormais vaincue (la pierre est roulée), et puis d'aller dire...

Pour cela il faut reprendre la route de la Galilée, la route de Jésus et de son Evangile, qu'on ne peut comprendre qu'en le suivant à nouveau et toujours à nouveau pour l'annoncer... « Commencement de la Bonne Nouvelle... ».

Appendice : la finale de Marc

Les biblistes s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que l'évangile de Marc s'achève bien sur l'expression brutale de 16, 8 : « elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur », comme on le lit dans le Vaticanus B03, le premier grand manuscrit complet de la Bible au début du 4^{ème} siècle.

Néanmoins, cette fin paradoxale a dû choquer, et au cours des 3^{ème} et 4^{ème} siècles, des « finales » ont été ajoutées, que l'on trouve dans les manuscrits plus tardifs.

La plus importante, des versets 9 à 20 est une sorte de résumé des apparitions de Jésus aux disciples chez Luc et Jean et d'éléments de la mission dans les Actes des apôtres. On l'appelle la finale longue, et les Bibles l'impriment.

Mais d'autres, plus rares, ont préféré ajouter une finale courte (v. 9b) donnée en note dans les Bibles.

Bibliographie

BROWN R. E. , *Que sait-on du Nouveau Testament*, trad. de l'anglais, Paris, Bayard, 2000.

DELORME Jean, *Lecture de l'évangile selon Marc*, Cahiers Evangile n°1/2, Paris, Editions du Cerf, 1976.

COMBET- GALAN Corina, « L'évangile selon Marc », in *Introduction au Nouveau Testament*, sous la direction de D. Marguerat, Genève, Labor et Fides, p.

FOCANT Camille, *L'évangile selon Marc*, Paris, Editions du Cerf, coll. Commentaires bibliques NT 2, 2004.

TRIMAILLE Michel, *Christologie de saint Marc*, Paris, Desclée, Coll. Jésus et Jésus-Christ 82, 2001.